L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

JOURNAL OFFICIEL DE L'ETAT ET DE LA TROISIEME MUNICIPALITE.——NOUVELLE-ORLEANS, VENDREDI MATIN, 29 AOUT 1845.

PUBLIÉ PAR
MAGNE & WEISSE.

CONDITIONS DE L'ABEILLE:
ABONNEMENT:
Journal quotidien, une année d'avance $12
Journal de la campagne, deux fois par semaine, une année d'avance, 5

Le terme de l'abonnement est pour une année, à compter de la date de son inscription, soit au journal seulement, soit aux annonces, et sera considéré comme discontinué de la part de l'abonné, à moins qu'il n'ait donné avis par écrit, une semaine avant l'expiration de l'année.

ANNONCES.—Une piastre par carré de chaque ligne, pour la première insertion, et cinquante cents pour chaque insertion subséquente. Tout changement considérable dans l'annonce original, devra être payé comme une nouvelle annonce. Le carré est de DIX lignes ou moins.

ABONNEMENS pour l'année sur annonces.— Les annonces permanentes, étant magasins ou canal, 200; les Banques, Compagnies d'Assurances et autres institutions publiques, $300; les agens de navires, les imprimeurs, et hôtels à vapeur, ou les marchands de commerce feront la considération, 200. Ces abonnements se paient à l'année et à l'avance.

La première page sera réservée aux avis en liaison à un carré chaque fois, moins cinq par semaine.

LES ANNONCES qui concernent la bienfaisance des affaires d'un abonné à l'année, celles que recherchent l'intérêt par suite de jardins, ventes de plantations et habitations, maisons ou terrains à vendre, à louer ou à affermer, ancienne ou nouvelle, seront insérées en première page, et payées en compte séparément et aux prix et dessus énoncés.

LES ANNONCES qui ne doivent paraître que pour un jour, seront payées pour chaque insertion.

LES ANNONCES qui ne porteront pas le nombre de l'insertion seront publiées pendant un mois, et payées en proportion de cette partie de cette disposition.

LES ANNONCES de candidature aux emplois publiques (sauf les annonces de nature politique, les annonces ou articles d'une nature personnelle (lorsqu'elle pourront être admis), paieront le double du prix ordinaire d'avance.

Leonard Sturtevant & Co.
MARCHANDS-COMMISSIONNAIRES
ET EXPEDITEURS,
VENDENT EN GROS
DE L'HUILE DE BALEINE, DE SPERMACETI DE LIN
Savon, Chandelles, Thés, Blanc de Plomb, Peinture noire &c. &c.
No 13, rue de la Vieille Levee.
9 juin—1an Nouvelle-Orléans

WILLIAM DAVIDSON & CO.
AGENS EN COTON,
ET NEGOCIANTS-COMMISSIONNAIRES
Rue du Canal, No. 81, N. Orléans.
22 nov.

P. CUSACHS, Pharmacien,
Magasin en gros de Drogues, de Peintures d'Huiles, de Medicamentes spécifiques, d'articles pour les embaumeurs, pour les distilleurs, pour les teinturiers, &c.
Encouragement Comte et St. Philippe. *Nlle. Orléans.*
30 juillet.

MORTON & CO.,
MARCHANDS SECHES,
No. 25, rue des Magasins.
Les ordres de la campagne seront hâtivement exécutés. 2 août 1845

George Buchanan, Andrew Buchanan,
Robert Buchanan, John O. Agnew.
Geo. & Robt. BUCHANAN & Co.
Marchands Commissionnaires,
Rue Tchoupitoulas, No. 82,
Nouvelle-Orléans

NORTH & BROTHERS,
MARCHANDS DE MARCHANDISES SECHES,
Rue des Magasins,
Entre celle de la Levee et celle du Canal,
NOUVELLE-ORLEANS.

JOS. MARRIOTT, FRANCIS D. DARLING, G. FOSTER HARROD, DARLING & Co.
Marchands Commissionnaires et Expéditeurs,
Agents de la Ligne de Boston et de la Nlle. Orléans,
No. 49, rue de la Commune, Nouvelle-Orléans
17 juin

DAVID & CHAPUS,
IMPORTATEURS DE MARCHANDISES FRANÇAISES, ANGLAISES, ALLEMANDES ET DU PAYS.
Vendent en gros et demi-gros,
No. 83, *rue de Chartres, près celle Conti.*
4 juin

J. F. BERCIER FRANCISCO TIO.
J. F. BERCIER & Co.
Grocers et marchands en général, No. 43 Vieille Levée, ont constamment un assortiment de vins, liqueurs, vinaigres, à des prix libéraux. 28 oct

Nouvelle-Orléans.
F. LIMPRE,
IMPORTEUR, ET VENDANT EN GROS,
En Produits de la Havane.
SUCRE, CAFE,
TABAC, CONFITURE

EMILE JOUINS,
MARCHAND COMMISSIONNAIRE
ET IMPORTEUR DE PRODUITS DES ANTILLES
Café, Sucre,
Tabac, Cigares.

DES avances sur des marchandises en consignations et produits bruts, aux New-York, Boston, Philadelphie, Baltimore, Charleston, Savannah, Liverpool, Havre Kingston et Jamaique.
WOOD & SIMMONS,
11 jan. 40 Magazine.

CHANGEMENT DE DOMICILE.
MR. TRON, prévient le public qu'il a transporté son bureau de poids et jauge d'arbitrage du port et d'avarie de la rue de Bourbon, N. 77, à celle de Bienville, rue Bourbon, entre Bienville et Conti, N. 102 et continue, comme par le passé, à se tenir prêt à rendre tout le service du marchand, quant à la qualité et à la quantité de toutes les marchandises et d'argent, son 6 pour la vérifiant valeur de ces matières. Les personnes qui ont pris de lui par compte, seront satisfaites des déclarés. 7 juin 1845.

Bureau de la Compagnie d'Assurance de l'Ouest et contre le feu.
Nouvelle-Orléans 4 août 1845.
A UNE assemblée du Bureau de la Compagnie, tenue ce jour, M. Matthew Hay, ayant donné sa démission, M. Wood Ed., a été nommé en son lieu et place.
GEO. L. LAWRASON,
6 août. Secrétaire

ASSURANCE CONTRE L'INCENDIE.
COMPAGNIE D'ASSURANCE MUTUELLE DE L'OCEAN—Entrepôt, 5 Rue Carondelet, N. 14.
Directeurs:
W. A. Gardner, Président.
Wm W. Montgomery, J. B. Lafon,
F. F. Ducongé, John Still,
A. Gordon, R. W. Montgomery,
J. G. Harrison, W. C. Jones,
CHS BRIGGS, Secrétaire.
On assure toute espèce de propriétés contre les risques du feu, au taux le plus raisonnable, et en cas de pertes, les réglemens sont faits avec promptitude et libéralité.
17 mars

Bureau de la Compagnie d'Assurances de l'Ouest et contre l'incendie.
Nouvelle-Orléans, 1er juillet 1845.
CETTE Compagnie dans les vues de diriger les affaires, a les assurances sur les bâtimens et les cargaisons de New York, du Mutual Insurance Company, avec l'agence de L. Matthews. Toutes les personnes dont les polices sont le même en les renouvelant, seront exactes à les présenter pour être transférées aussitôt que possible. GEORGE C. LAWRASON,
1 juil—30— Secrétaire

OFFICIEL.
DEPARTEMENT DU TRESOR.
Nouvelle-Orléans, 10 juillet 1845.
LES porteurs de coupons d'intérêt des Dons de l'Etat de la Louisiane, payables à Londres en faveur des Banques hypothécaires et des Municipalités Nos. 1 et 3, de la Nouvelle-Orléans, sont priés de les présenter pour en recevoir le paiement au Bureau du soussigné, rue du Canal. Wm DE BURS,
Trésorier de l'Etat.
12 juil—12, 17, 24, 31, août 12, 14, 21, 28 & 3.10

Dr. Stephen H. Bartlasch,
No. 14, rue Carondelet, entre Canal et Communes, le plaisir d'informer ses amis et le public en général, qu'il est de retour en ville, et qu'il continue de demeurer aux jours ci-dessus, comme médecin et chirurgien pratiquant, il espère obtenir la continuation de la confiance et du patronage accordés aux soins et à la publicité de la Nouvelle-Orléans. 30 mai 45

Academie de Danse
PAR J. DEVOTI.
LEÇONS DE POLKA.
UNE classe de Polka aura la résidence, rue ROYALE, No 132, tous les lundis, mercredis et vendredis, à sept heures du soir, pour l'enseignement de la danse et de la valse. Les leçons de Polka seront les mêmes soirs, à huit heures.
La classe de l'Armory du Bataillon Washington, pour les demoiselles et jeunes garçons a lieu le mardi, à quatre heures et demie, et le samedi à une heure P. M.
Les élèves de cette classe paieront $6 par mois.
Toutes les danses de caractère sont enseignées à part 31. Il donnera aussi des leçons particulières à domicile.
Il enseigne la danse dans les institutions suivantes:
Mme Grasset, rue Bourbon, No. 207.
Mlles. Allemand, encoignure Carondelet et St Joseph
Mme Baquié, de Royale et Toulouse.
Mme Zeller, rue du Camp, No. 247.
Au No. 111, rue Delta.
Au Lycée d'Orléans, rue de l'Esplanade.
A l'Institution Louisianaise 71, rue de Remparts.
A l'Athénée Louisianaise, 1, rue de la Bourse.

MOUSSELINE CLAIRE A BAS PRIX.
L'échantillon vendu d'abord à 1,000 varles de la mousseline claire, de diverses qualités, propres aux habillemens de bains, savoir:
2000 yardes de fabrication, coulleur forte, d'une yarde de large qu'il vendra à 18 cents la yarde.
1000 yardes plus moins de 2 cents.
1000 yardes de superfine de 2½ cents.
Tous ces articles sont offerts à moins prix de ce qu'a coûté l'importation, et meritent l'attention des dames.
Aussi: A la prise du bateau aux prix de $5 50 à $6 50 la pièce, disposé, voir à disposer pour fleurs à stack de la saison actuelle.
1 août. J. M. SIMPSON,
Encoignure Dumaine et Chartres

LIQUEURS.—Le soussigné offre à vendre les liqueurs américaines suivant désignées:
20 barils brandy du Nord, 20 de genièvre
20 barils rhum de la Jamaique, 20 de Baltimore.
20 barils vieux whiskey Monongahela, de suite.
20 demi barils idem, de suite.
20 barils vieux whiskey de Bourbon, 20 de de de suite.
4 août SMITH BRYAN,
20 Domaine

CIGARES DE LA HAVANE.
RECU par le brick Tri. Empresario et autres arrivages récents de la Havane, et en magasin, trois cent milliers cigares, savoir:
14,000 Escalapio regalia, 10,000 Palma regalia.
30,000 La Florinda regalia, 15,000 La Victoria regalia.
20,000 La Paz regalia.
18,000 Lalli du Cubana regalia.
4,000 Escalapio Imperiales, 5,000 La Victoria do.
4,000 Upmann Imperiales.
20,000 Escalapio Caballeros Cazadores.
10,000 Escalapio Cabanas, 3,000 Escalapio trabucos.
24,000 Encerrid Damas, 10,000 Upmann do.
10,000 Vuelta Regalias Legitimes.
130,000 Milly, des marques Cubres, Escalapio, Diana Favorita, Tres Cornetas et Palma Celebrada.
Le tout est offert en vente à bas prix, pour du comptant, ou de bons effets de la ville. par
19 juil. H. JONES,
En face du Théâtre Americain.

DIVERSES—500 balles magnesiennes Nos. 1, 2 et 3; 150 fd de nouveau clou Nos. 3.
300 balles savon, 7 à cells savon, 200 de hareng,
1 0 fromages beurre de Goshen,
100 do fromage de Westport,
500 rames papier de pelle,
1000 barriques farine de Fowler,
1000 saumons suif de Boston et de New York,
1000 idem idem, de
100 boîtes cuivre de Wesley & Wesley, de
50 de cuivre et étrage de Mason de Philadelphie,
200 barils eau de pluie,
6 serons chapeaux de Panama,
500 balles sabots,
100 de bouteilles de bière de 1 et 2 litres—A vendre par
HARROD, DARLING & Co.
24 juil Commune

A VENDRE en débarquement du navire Edward, en bon état, les marchandises suivantes:
100 demi barriques Vin blanc Haut Sauterne;
1 Barque Fil à voile:
100 pièces toiles ordinaires;
5 Ancres de Vaisseau;
50 Cables Chaînes neuves;
1 cabane Chaînes à bouteilles
1 Jn DUDOUIT & TEULADE,
12, rue Toulouse

Nouvelle-Orléans:
VENDREDI MATIN, 29 AOUT 1845.

CANDIDATS WHIGS:
POUR GOUVERNEUR,
WILLIAM DEBUYS.
POUR LIEUTENANT GOUVERNEUR,
EDWARD SPARROW.

L'OREGON se peuple rapidement, et les nouveaux habitans de ce beau territoire, non contents de créer de fertiles établissement, aspirent à s'organiser politiquement, à fonder un gouvernement. Ils sont tout disposés, si l'on en croit certaines correspondances, à ne pas attendre les mesures que les Etats Unis pourraient prendre en leur faveur, ces mesures viennent trop lentement. Voici ce que dit à ce sujet une lettre publiée dans l'*Argus* de la Rivière Platte, lettre écrite par Peter H. Bonnet, homme qui jouit d'une certaine considération parmi les colons de l'Orégon:

"Vous apprendrez sans doute bientôt que nous avons ici un gouvernement régulier en pleine activité. Il y a un an, lorsque j'arrivai dans ce pays, je regardais comme prématurée toute tentative d'organisation. Je ne fus pas longtemps toutefois à me convaincre qu'il nous fallait un gouvernement quelconque; c'est là une nécessité absolue, invincible. Nos affaires et notre commerce ont déjà de l'importance. Chaque jour des difficultés s'élèvent relativement aux droits respectifs des colons; les biens des individus décédés ne sont point en sûreté et de malheureux orphelins sont dépouillés; des crimes se commettent à chaque instant; et les gens honnêtes et paisibles sont à la merci d'hommes sans principes, sans frein et n'obéissant que le désordre. Une société, déjà nombreuse comme la nôtre, ne peut pas exister sans une administration, c'est impossible. Nous venons donc de commencer à organiser un gouvernement.

A cet effet le territoire, occupé par les colons, a été divisé en cinq comtés, dans chacun desquels réside un juge de paix, et où viendra deux fois par an siéger la Cour de Circuit du territoire. En outre un juge est chargé pour tout le territoire de remplir les fonctions de juge de la Cour des Preuves et d'exercer tous les pouvoirs judiciaires autres que ceux qui appartiennent à la justice de paix. En attendant que le territoire ait une législature, il a adopté provisoirement les lois de l'Iowa.

D'après la même lettre, la population de l'Orégon attend avec impatience l'issue des négociations entamées avec l'Angleterre, elle désire les voir terminer bientôt, car elle serait heureuse de se rattacher à l'Union; mais si la décision se fait attendre, elle n'hésitera pas à prendre tout sur elle même. Une convention régulière serait convoquée, une Constitution adoptée, et un gouvernement indépendant entrera en fonctions. Si les Etats Unis, ni l'Angleterre n'auront d'objections raisonnables à faire à une partie contestée; placés comme ils sont, les colons de l'Orégon ont assurément le droit de former une communauté indépendante.

Comme on le voit il y a urgence; et les gens de l'Orégon sont pressés. Si on ne les aide pas, ils veulent voler de leurs propres ailes. C'est certainement fort bien; mais ils ne tarderont pas à s'apercevoir que la protection du gouvernement central ne leur est pas tout à fait inutile. On retrouve du reste dans les vœux qu'ils expriment l'énergique tendance qui a si fort contribué au développement de notre pays et qui en assure l'avenir. Il est probable d'ailleurs que les vœux seront accueillis favorablement par l'administration actuelle, qui ne sera pas fâchée qu'on lui force un peu la main sur la question de l'Orégon.

MEXIQUE.

Nous trouvons dans le *Charleston Mercury*, de 23, une lettre datée de la Havane du 14 de ce mois, qui contient sur les affaires du Mexique des nouvelles, si tant est qu'on puisse donner ce nom à des assertions vagues ne reposant sur aucun date précise.

Quoi qu'il en soit, voici les principaux passages de cette correspondance:

HAVANE, 14 août 1845.

"Le consul Agréticain a causé ici quelque surprise par ses conversations sur l'état de non guerre avec le Mexique. Il assure, et il paraît le faire avec confiance, que la guerre existe actuellement entre les Etats Unis et le Mexique. Que le comte du Comte, ministre, chargé d'examiner le projet d'emprunt de quinze millions, présenté par le ministre des finances extérieures, était fait un rapport favorable et que des ordres avaient été donnés, d'accord avec le comité de la guerre, pour faire marcher une armée de huit mille hommes environ sur le Rio Bravo (à dire vrai il l'a fait ce qu'il doit se retrancher).

"On dit même que le Consul mexicain C. Rejon, ex-ministre secrétaire d'Etat du Mexique (maintenant ici), a reçu des nouvelles plus décisives. La guerre est déclarée. Le général Santa Anna est très absolu. Il désapprouve la guerre en ce moment, et pense que jusqu'à le Mexique n'y a rien moins préparé. Le pays tout entier songe à faire prévaloir le fédéralisme et ne peut être amené à concentrer son énergie pour la défense nationale. Les meilleurs généraux sont absents, lui ci et le général Wall en Europe. On assure aussi que leur petite marine est envoyée à la Jamaïque pour y être en lieu de sûreté et hors des atteintes du commodore Conner.

"S'il a guerre existe, comme on l'assure, entre les deux pays, le président des Etats-Unis doit immédiatement lancer sa proclamation déclarant pirates tous les corsaires qui ne seraient pas expédiés dans un port mexicain et commandés par des officiers mexicains, avec une certaine proportion de l'équipage composée de mexicains. Sa cale d'hôtel, les marchandises sont infesté de prétendus corsaires de toutes les nations, mais en réalité de vrais pirates. Je suggérerai à la presse du Sud de recommander une énergique poursuite de la guerre—car depuis l'affaire des Séminoles, les étrangers ignorant que la guerre est purement et strictement incapable de faire la guerre avec intégrité et activité.

B.

NOUS voyons par le New-York *Tribune* que l'exportation est toujours grande dans le comté de Delaware contre les assassins du sheriff Steele. On assure que pas un indien ne sera pris vivant. Tout individu déguisé sera tué sans miséricorde.

On lit dans la *Gazette* de Pensacole:

"Il paraît que trois compagnies du 7e d'infanterie doivent partir sous trois jours pour le Texas."

MARINE.—Aux dernières nouvelles de Pensacole il y avait dans le port neuf Lâtimens de guerre, savoir:

La frégate Potomac, la frégate à vapeur Mississipi, les navires St. Mary, Falmouth, et John Adams, le steamer Princeton, et les brick Somers et Porpoise.

Le navire Saratoga et le brick Lawrence étaient à rétourer dans le golfe, mais attendus d'un instant à l'autre à Pensacole.

On écrit de Boston qu'on a reçu des ordres pour mettre immédiatement en état le brick des E-Unis Boxer.

On lit dans le Norfolk *Beacon* du 19: "On assure que des ordres ont été envoyés au commandant de l'escadre de la Méditerranée (le plus rapproché des Etats-Unis) de venir sans retard dans le golfe du Mexique, attendu qu'on s'attend à une déclaration de guerre de la part du Mexique contre les E. Unis.

La barque *Bachelor*, de Richmond, a été affrétée pour porter des troupes des Etats-Unis du fort Monroe au Texas. Elle a dû mettre à la voile la semaine dernière.

MONNAIES.—"Nous tenons, dit le *Washington Union*, du département de la trésorerie, l'extrait suivant des monnaies frappées en juillet:

En aigles, $55,000; en demi aigles, $131,000; en quarts d'aigles, $5,737 50. Total, monnaie d'or, $191,737 50.

En demi pièces, $71,000; en quarts de piastres, $15,000; en pièces de 10 cents, $129,000; en pièces de 5 cents, $49,000. Total, monnaie d'argent, $264,000.

En cents $3,343 67.

Total général des monnaies frappées en juillet: $459,081 67.

Nombre total de pièces d'or frappées, 34,015
Nombre total de pièces d'argent " 2,492,000

L'honorable EDWARD EVERETT, ex-ministre en Angleterre, doit prendre passage, pour revenir aux Etats-Unis avec sa famille, à bord du steamer de 4 septembre. Il n'a pas voulu partir sans avoir remis à son successeur les archives de l'ambassade et sans l'avoir mis au courant des affaires pendantes. Ainsi il fait honneur à son pays non seulement par sa haute capacité, mais encore par la parfaite convenance de sa conduite en toute circonstance.

KENTUCKY.—Il paraît que les locofocos ont élu un membre du Congrès dans un district décidément whig, par suite de la division de nos amis qui ont couru deux candidat. Le vote s'est divisé comme suit:—

John P. Martin, locofoco,	4 059
Green Adams, whig,	3,639
George R. McKee, whig,	3,014

Ainsi le candidat locofoco est élu par 420 voix de pluralité, pendant que la majorité whig est de 3,594!

Nous souhaitons que cet exemple profite à nos amis en Louisiane.

POLLY BODINE.—Le troisième jugement de Polly Bodine aura probablement lieu le mois prochain à New York, à ce sujet le *Courier* dit:

"La conduite tenue dans cette affaire montre le plus grand mépris de la loi et de la justice. Les années même de notre jurisprudence criminelle n'en fournissent pas un cas analogue."

ASSASSINAT.—Isaac Goodall, membre whig de la Chambre des Représentans du Tennessee, pour le comté de Sinith, a été tué le 17 à Gallatin par Charles Fell Lewis, à la suite d'une innocente plaisanterie faite par le défunt.

Goodall et Lewis causaient amicalement ensemble lorsque ce dernier passa un waggon sur lequel était un arbre nommé Peth.—Le premier dit en riant en en jouant en manière de pierre au waggon: "ça Fell, seul dit-tombe." Sur cela Lewis tira un pistolet de sa poche et le fit du coup.

Ce fait est d'autant plus extraordinaire que Goodall et Lewis, quoique adversaires politiques, avaient toujours été très bons amis.

Lewis a pris la fuite. Aux dernières nouvelles on ne l'avait pas encore pris.

Le Président des Etats Unis a reconnu ABRAHAM ZORAT OHLER, résidant à Boston, comme consul général de la Sublime Porte aux Etats-Unis.—C'est le premier consul Turc reconnu en ce pays.

IOWA.—Il y a eu le 4 de ce mois, dans le territoire de l'Iowa, une élection pour choisir un délégué au Congrès. Tout porte à croire que Dodge a été élu. On a à cette occasion fait voter le peuple sur la question de savoir si l'on devait adopter ou rejeter la Constitution d'Etat modifiée, quant aux limites territoriales, par le dernier Congrès. Il est plus que probable qu'elle sera rejetée.

Un nommé Brady, employé en Pennsylvanie à fabriquer de la chaux, étant descendu dans le four, fut presque immédiatement asphyxié par l'acide carbonique qui se dégageait en abondance. Un assistant, M. Christian Bayles, voulut lui porter secours, et faillit périr lui même en pareil accident. Le corps de Brady a été retiré sans perte de temps, mais il était trop tard, il était mort.

TRISTES DETAILS.—On se rappelle qu'un dernier incendie de Boston, un jeune homme nommé Reuben Rouleton fut tué. Il paraît, d'après le Boston Bee, que le mariage de Rouleton était fixé pour le 18, et que tous les préparatifs étaient prêts. Peu d'instans après l'incendie il était chez lui, près de sa mère, en douce conversation avec sa fiancée. En entendant le bruit, il dit qu'il allait voir où était le feu, mais qu'il serait dans tous les cas de retour à temps pour reconduire sa fiancée chez elle. Mais, hélas! il ne revint plus. On ne rapporta le lendemain qu'un cadavre mutilé!

FEUILLETON.

LE COMTE DE MONTE CHRISTO

PAR ALEXANDRE DUMAS.

TROISIEME PARTIE.

(Pour les deux premières, voir l'*Abeille* du 20 novembre au 7 février.

Pour la troisième voir l'*Abeille* du 4 au 26 aout.

LA FAMILLE MORREL.—(Suite.)

Le comte, depuis son entrée dans la maison, n'était du à impégné de ce bonheur, aussi restait-il muet et rêveur, oubliant qu'on le regardait et qu'on l'attendait pour reprendre la conversation interrompue après les premiers complimens.

Il s'aperçut de ce silence devenu presque inconvenant, et s'arracha avec effort à ses rêveries:

—Madame, dit-il enfin, pardonnez-moi une émotion qui doit vous étonner, vous accoutumée à cette vie et à ce bonheur que je rencontre ici; mais pour moi, c'est chose si nouvelle que la satisfaction sur un visage humain, que je ne me lasse pas de vous regarder vous et votre mari.

—Nous sommes bien heureux en effet, Monsieur, répliqua Julie; mais nous avons été longtemps à souffrir, et peu de gens ont acheté leur bonheur aussi cher que nous.

La contrainte se peignit sur les traits du comte.

—Oh! c'est tout une histoire de famille, comme vous le disait l'autre jour Château-Renaud, reprit Maximilien; pour vous, monseur le comte, habitué à voir d'illustres malheurs et des joies splendides, il y aurait peu d'intérêt dans ce tableau d'intérieur, dans ces infortunes étroites, comme vient de vous le dire Julie, souffert de bien vives douleurs, quoiqu'elles fussent enterrées dans ce petit cadre.

—Et Dieu vous a versé, comme il le fait pour tous, la consolation sur la souffrance? demanda Monte-Christo.

—Oui, monsieur le comte, dit Julie; nous pouvons le dire, car il a fait pour nous ce qu'il ne fait que pour ses élus; il nous a envoyé un de ses anges.

Le rouge monta aux joues du comte, et il tomba tout à coup au moyen de dissimuler son émotion en prenant son mouchoir à sa bouche.

—Ceux qui sont nés dans un berceau de pourpre et qui n'ont jamais rien désiré, dit Emmanuel, ne savent pas ce que c'est que le bonheur de vivre; de même que ceux-là ne connaissent pas le prix d'un cœur pur, qui n'ont jamais livré leur vie à la merci de quelques planches jetées sur une mer en fureur.

Monte-Christo se leva, et, sans rien répondre, car il tremblait encore de son émotion, il parcourait l'antichambre dont il était agité, et il se mit à parcourir pas à pas le salon.

—Notre magnificence vous fait sourire, Monsieur le comte, dit Maximilien qui suivait Monte-Christo des yeux.

—Non, non, répondit Monte-Christo fort pâle, et comprimant d'une main les battemens de son cœur, tandis que de l'autre il montrait au jeune homme un globe de cristal sous lequel une bouture de sole reposait précisément couchée sur un coussin de velours cramoisi. Je me demandais seulement à quoi sert cette bouture, qui, d'un côté, contient un paper ce me semble, et de l'autre un assez beau diamant.

Maximilien prit un air grave et répondit:

—Et c'est Monsieur le comte, c'est le plus précieux de nos trésors de famille.

—En effet, ce diamant est assez beau, répliqua Monte-Christo.

—Oh! non frère ne vous parle pas du prix de la pierre, qu'on elle soit estimée cent mille francs, monsieur le comte; il est seulement vous dire que les silphes que renferme cette bouture sont les reliques de l'ange dont nous vous parlions tout à l'heure.

—Voilà, en vérité, de rares souvenirs, comprendre, et cependant ce que je ne dois pas demander, Madame, répliqua Monte-Christo en s'inclinant; pardonnez-moi, je n'ai pas voulu être indiscret.

—Indiscret, dites-vous! Oh! que vous nous rendez heureux, Monsieur le comte, au contraire, en nous offrant une occasion de nous étendre sur ce sujet! Si nous cachions comme un secret la belle action que rappelle cette bouture, nous ne l'exposerions pas ainsi à la vue. Oh! nous voudrions pouvoir le publier dans tout l'univers, pour qu'un trou-allement de notre bienfaiteur inconnu nous révélât sa présence.

—Ah! vraiment, fit Monte-Christo d'une voix étouffée.

—Monsieur, dit Maximilien en soulevant le globe de cristal et en baisant religieusement la bourse de soie, ceci a touché la main d'un homme par lequel mon père a été sauvé de la mort, nous de la ruine et notre nom de la honte; d'un homme, grâce auquel, nous autres pauvres enfans sans le sou, nous avons fermes, nous pouvons entendre aujourd'hui des gens s'étonner sur notre bonheur. Cette lettre, et Maximilien tirant un billet de la bourse le présenta au comte, cette lettre fut écrite par lui un jour où mon père avait pris une résolution bien désespérée, et le diamant fut donné en dot à ma sœur par ce généreux inconnu.

Monte-Christo ouvrit la lettre, et la lut avec une indéfinissable expression de bonheur; c'était le billet que nous lûmes connaissent, adressé à Julie, et signé Simbad le Marin.

—Inconnue dites-vous? Ainsi, l'homme qui vous a rendu ce service est resté inconnu pour vous?

—Oui, Monsieur, jamais nous n'avons eu le bonheur de le revoir ni de le nommer; je n'ai pas toute cependant d'avoir demandé à Dieu cette faveur, reprit Maximilien; mais il y a eu dans toute cette aventure une mystérieuse réunion que nous ne pouvons comprendre encore; tout a été combiné par une main invisible, poussé comme celle d'un enchanteur.

—Oh! dit Julie, je n'ai pas perdu encore tout espoir de baiser un jour cette main comme je baise la bourse qu'elle a touchée. Il y a quatre ans, Penelon était à Trieste; Penelon, monsieur le comte, c'est un brave marin que vous avez vu une bâche à la main, et qui décorait-se-mêtre, c'est fort jardinier. Penelon, étant donc à Trieste, vit sur le quai un Anglais qui allait s'embarquer dans un yacht, et il reconnut celui qui vint chez moi père le 5 juin 1829, et qui m'écrivit de billet le 5 septembre. C'était bien le même, à ce qu'il assura, mais il n'eut point lui parler.

—Un Anglais! fit Monte-Christo rêveur et qui s'inquiétait de chaque regard de Julie; un Anglais, dites-vous?

—Oui, reprit Maximilien, un Anglais qui ne présente chez nous comme mandataire de la maison Thomson et French de Rome. Voilà pourquoi, lorsque vous avez dit l'autre jour chez M. de Morcerf que MM. Thomson et French étaient vos banquiers, vous m'avez vu tressaillir. Au nom du ciel, monsieur, dites se pouvait, comme nous vous l'avons dit, en 1829. Avez-vous connu cet Anglais?

—Mais ne m'avez-vous pas dit aussi que la maison Thomson et French avait constamment mêlé vous avoir reçu ce service?

—Oui.

—Alors cet Anglais ne serait-il pas un homme qui, reconnaissant envers votre père de quelque bonne action qu'il aurait oubliée lui-même, aurait pris ce prétexte pour lui rendre un service?

—Tout est supposable, monsieur, en pareille circonstance, même un duel.

—Comment s'appelait-il? demanda Monte-Christo.

—Il n'a laissé d'autre nom, répondit Julie en regardant le comte avec une profonde attention, que le nom qu'il a signé au bas du billet: Simbad le marin.

—Ce qui n'est pas un nom évidemment, mais un pseudonyme.

Puis, comme Julie le regardait plus attentivement encore et essayait encore de saisir au vol et de rassembler quelques notes de sa voix.

—Voyons, continua-t-il, n'est-ce point un homme de taille à peu-près, un peu plus grand peut-être, un peu plus mince, emprisonné dans une haute cravate, boutonné, cruisé, sangé et toujours le crayon à la main?

—Oh! mais vous le connaissez donc l's'écria Julie les yeux étincelans de joie.

—Non, dit Monte-Cristo, je suppose seulement. J'ai connu un lord Wilmore qui semblait ainsi des traits la générosité.

—Sans se faire connaître?

—C'était un homme bizarre qui ne croyait pas à la reconnaissance.

—Oh! mon Dieu! s'écria Julie avec un accent sublime et en joignant les mains, à quoi croit-il donc, le malheureux!

—Il n'y croyait pas, du moins à l'époque où je l'ai connu, dit Monte-Christo, que cette voix partie du fond de l'âme avait remué jusqu'à la dernière fibre; mais depuis ce temps peut-être a-t-il eu quelque preuve que la reconnaissance existait.

—Et vous connaissez cet homme, Monsieur! demanda Emmanuel.

—Oh! si vous le connaissez, Monsieur, s'écria Julie, dites, dites, pouvez-vous nous mener à lui, nous le montrer, nous dire où il est? Dis donc, Maximilien, dis donc, Emmanuel, il faut le retrouver jamais, il faudrait bien qu'il crût à la reconnaissance.

Monte-Christo sentit dans larmes rouler dans ses yeux; il se contraignit pourtant pas dans le salon.

—Ah bah! qu'est-ce, Maximilien, dit Maximilien, il vous arrive quelque chose de cet homme, dites-nous ce que vous en savez?

—Bêtise! dit Monte-Christo en essayant de l'attention de ses voix, et s'est tout Wilmore qui en vous bouchant, je voulais bien que jamais vous ne le connaissiez. Je l'ai quitté à Jy à dieu en lui disant: Vous serez un jour, je vous le promets, un homme de bien, et vous aurez un ami. Et il partait pour les pays les plus fabuleux; si bien que je doute fort qu'il en revienne jamais.

—Ah! Monsieur, vous êtes cruel! s'écria Julie avec un frémissement.

Et les larmes vinrent aux yeux de la jeune femme.

Madame, dit gravement Monte Christo en devorant du regard les deux perles liquides qui roulaient sur les joues de Julie, si lord Wilmore avait vu ce que je viens de voir ici, il aimerait encore la vie, car il saurait que vous voterez le raccommodement avec le genre humain.

Et il tendit la main à Julie qui lui donna le cienne, entendant qu'elle se sentait par le regard et par l'accent sincère.

—Mais ce lord Wilmore, dit-elle, se rattachant à une dernière espérance, il avait un pays, une famille, des parens, il était connu enfin? est-ce que nous ne pourrions pas?....

—Dit! ne cherchez point, Madame, dit le comte, ne blâmez point de douces chimères sur cette parole que j'ai laissé échapper. Non, lord Wilmore n'est probablement pas l'homme que. vous cherch z, il était mon ami, je connaissais tous ses secrets, il m'était raconté celui-là.

—Et si nous vous en n rion dit ? s'écria Julie.

—Rien.

—Jamais un mot qui pût vous faire supposer?....

—Jamais.

—Cependant vous l'avez nommé tout de suite.

—Ah! vous avez.... en parvil cas, on suppose.

—Ma sœur, ma sœur, dit Maximilien venant en aide au comte, Monsieur a raison. Rappelle-toi ce que nous a dit si souvent notre bon père; ce n'est pas du hasard que nous a fait ce bonheur.

Monte-Christo tressaillit.

—Votre père vous disait, monsieur Morrel?.... répéta-t-il vivement.

—Non père, Monsieur, voyait dans cette action un miracle. Mon père croyait à un bienfaiteur sorti pour nous de la tombe. Oh! la touchante superstition, Monsieur, que celle-là, et comme tout en n'y croyant pas nous aimions à croire que Dieu voulut détruire cette croyance dans son noble cœur! Aussi combien de fois y tâtait-il, en prononçant tout bas un nom d'ami bien cher, un nom d'ami perdu; et lorsqu'il fut près de mourir, lorsque l'approche de l'éternité eût donné à son esprit quelque chose de l'illumination de la tombe, cette pensée, qui n'avait jusque-là été qu'un doute, devint une conviction, et les dernières paroles qu'il prononça en mourant furent celles-ci: —"Maximilien, c'était Edmond Dantès!"

Les lèvres du comte, qui depuis quelques secondes allait croissant, devint d'ivoirin à ces paroles. Tout son sang venant d'affluer au cœur, il ne pouvait parler; il tira sa montre comme s'il était oublié l'heure, prit son chapeau, présente à Mme Herbault un compliment trouvé et balbutiant dans deux vases de pierre cassolettes placés parallèlement sur deux pilastres quadrangulaires dans lesquels s'enchâne une grille de fer du temps de Louis XIII.

Cette entrée grandiose est condamnée, malgré les hygiéniques géraniums qui pourraient dans les deux vases, et seulement qu'une fois les jours de mariages et leurs fleurs de pourpre, depuis que les propriétaires de l'hôtel, et cela date de longtemps déjà, se sont restreints à la possession de l'hôtel, de la cour plantée d'arbres verdoyans à magnolias; et jusqu'à ce que deux cents grille, laquelle donnait autrefois sur un magnifique potager d'un aspect, amené à la propriété. Mais le démon de la spéculation ayant tiré une vigne, c'est-à-dire une rue à l'extrémité de ce potager, et le jardin ayant été vendu, ainsi qu'il a été dit, grâce à une plaque de verre brunt, reçu un nom, on jeunes pour ce vendre de potager pour l'attirer la rue, et faire concurrence à cette grande artère de Paris qu'on appelle le faubourg Saint-Honoré.

Mais en matière de spéculation l'homme propose et l'argent dispose; je ne bagatelle monsieur au berceau; l'acquéreur de potager, après l'avoir parfaitement payé, ne put trouver à le revendre au nombre qu'il en voulait, et en attendant une baisse de prix qui ne peut manquer un jour ou l'autre de l'indemniser bien au delà de ses pertes jamais et de son capital au repos, il se contenta de louer cet enclos à des maraîchers moyennant la somme de cinq cents francs par an.

C'est par l'intermédiaire de ces jardiniers que, ce qui n'est pas clair par le temps qui court, où il y a tant de gens qui placent à intérêts, et qui trouvent encore de l'argent et d'un bien pauvre rapport.

Naturellement, comme nous l'avons dit, la grille du jardin, qui autrefois donnait sur le potager, n'a pas disparu, et la rouille rouge ses gonds; il y a même plus: pour que d'ignobles maraîchers ne souillent pas de leurs regards vulgaires l'intérieur de l'enclos artistique, une clôture de planches est appliquée aux barreaux de la grille, et les planches sont jointes, et les planches ne sont pas si bien jointes qu'on ne puisse y glisser un regard furtif entre les interstices.

Ce qui ne nuit pas, du reste, au lieu de chour, de carotte, de radis, de pois et de salades, pousse sur de grandes le jardin, seule culture qui annonce que l'on songe